

Christelle Maurin

L'OMBRE DU SOLEIL



Fayard

**PRIX DU QUAI
DES ORFÈVRES 2006**

Prologue

Juin 1660, à Saint-Jean de Luz. Après de nombreuses négociations sur l'île des Faisans entre le cardinal Mazarin et le ministre espagnol Don Luis de Haro, le mariage du roi Louis XIV et de sa cousine germaine l'infante Marie-Thérèse d'Espagne venait d'être définitivement conclu. L'effervescence régnait. Les deux cours, celle d'Espagne et celle de France, et leur apanage de seigneurs et de dames richement vêtus avaient envahi jusqu'au moindre recoin de la petite ville basque. Les cérémonies s'annonçaient fastueuses. Le mariage par procuration eut lieu à San Sebastian, sur la rive espagnole. La foule afflua dans l'église et aux alentours. Le roi Philippe IV, le visage impassible, marcha gravement vers l'autel, en donnant la main à l'infante, sa fille. Elle était vêtue d'un simple habit de laine blanche qui fit sourire, derrière leurs éventails, les élégantes courtisanes de France. Elle portait également des cerceaux et un vertugadin qui donnaient à ses lourdes jupes un volume impressionnant. C'était une jeune fille au teint de nacre, aux yeux bleus et aux cheveux d'or pâle. D'une beauté un peu insignifiante, son visage avait une expression soumise et tranquille. Gage de paix, elle allait se retrouver seule, abandonnée en pays étranger, comme une idole offerte au soleil. Le lendemain eut lieu la cérémonie officielle en territoire français. Le cortège princier se rendit en grand pompe à la cathédrale. Le cardinal Mazarin, vêtu de pourpre, avançait solennellement. Il triomphait : la paix des Pyrénées, obtenue grâce à ce mariage, était essentiellement son œuvre. Il avait retrouvé son pouvoir, il était vengé des humiliations endurées pendant la Fronde. Ensuite venait le Roi, superbe en habit de brocart d'or brodé de dentelle. Ses mollets étaient fermes et cambrés, et son ample chevelure brune et bouclée le dispensait de faire usage d'une perruque, artifice à l'époque fort répandu à la Cour. Des murmures s'élevèrent à l'apparition de l'infante, la nouvelle reine de France, conduite par le frère du Roi. Elle arborait pour l'occasion une robe de brocart d'argent et un lourd manteau de velours semé de fleurs de lys. Deux dames maintenaient une couronne au-dessus de sa tête. Marchaient ensuite Anne d'Autriche, la Reine mère, drapée dans des voiles noirs brodés d'argent et mademoiselle de Montpensier, dite « la Grande Mademoiselle », cousine germaine du Roi. La cérémonie se déroula selon les rites du protocole, et les deux époux prononcèrent leurs vœux comme on accomplit un rituel ; Après des festivités qui durèrent toute la journée, eut lieu la cérémonie du coucher nuptial. Tous les courtisans vinrent s'incliner devant l'immense lit où étaient allongés Louis XIV et

l'infante Marie-Thérèse, immobiles dans les draps de dentelle. Empreints de magnificence, tous deux se tenaient guindés et n'osaient pas se regarder, comme deux inconnus qu'ils étaient. Puis tout le monde se retira, et les lourds rideaux du lit retombèrent, protégeant l'intimité des deux époux. Ainsi se déroula la nuit des noces royales...

Brusquement, tout devint noir, et le décor changea. La porte Saint-Antoine apparut, fièrement dressée à l'entrée de Paris. Aujourd'hui, le Roi allait faire un retour triomphant dans sa capitale, ramenant avec lui la nouvelle reine de France. Sous les acclamations de la foule, le défilé commença. D'abord apparurent les compagnies des cordeliers, des jacobins, des augustins et des carmes, portant des croix et des cierges. Le clergé suivait, puis les trois cents archers de la ville et le gouverneur. Ensuite vinrent les compagnies marchandes, les représentants de l'autorité, les ordres administratifs et financiers. Il faisait une chaleur étouffante, et l'excitation montait parmi le peuple qui attendait avec impatience de voir passer ses souverains. Le cardinal Mazarin apparut alors dans toute sa magnificence, et alla rejoindre la Reine mère, Anne d'Autriche qui l'attendait. Les acclamations redoublèrent lorsque vinrent les gentilshommes du Roi. Ducs et marquis défilèrent en un train somptueux. Puis, on entendit un fracas assourdissant de trompettes. Le Roi approchait, il était là, enfin ! Eblouissant de majesté, il avançait lentement, monté sur un cheval brun, escorté par ses gardes. Le peuple le regarda passer avec admiration. Il était vêtu somptueusement et son allure altière lui donnait l'apparence d'un dieu adoré par la foule. Derrière le souverain suivaient le prince de Condé et Monsieur, le frère du Roi. Enfin apparut la jeune reine Marie-Thérèse, assise dans un char doré tiré par six chevaux richement harnachés. Elle était à présent habillée et coiffée à la française, et cette mode lui seyait moins bien que ses toilettes espagnoles. Sous un visage en apparence impassible, elle dissimulait une forte anxiété due à la présence de cette foule et de cet univers inconnu qui s'ouvrait devant elle.

Soudain, le décor se mit à tourner. Doucement d'abord, puis de plus en plus vite. Tandis que le défilé poursuivait son chemin, un tonnerre assourdissant résonna. Une brume épaisse envahit la scène, dissimulant la foule chamarrée et une obscurité glacée tomba brusquement.

La sonnerie stridente du radio-réveil déchira le silence. Deux yeux s'ouvrirent, encore assombris par les visions de la nuit. Le réveil affichait sept heures. A présent, il était temps d'agir...

Une pluie grise et froide tombait depuis la veille. La ville de Versailles s'étirait à travers un voile de brume qui la drapait d'un manteau sombre, bien que le mois de mai soit déjà presque achevé. Déployant ses ailes majestueuses sous l'averse, le château royal semblait dormir. Bien campée sur sa monture, la statue de Louis XIV se dressait au centre de la cour Royale, comme pour rappeler aux visiteurs l'influence que le Roi-Soleil avait eue en ces lieux. En arrière-plan, la cour de Marbre, théâtre de tant de fêtes sous la monarchie absolue, étalait ses dalles noires et blanches, sur lesquelles résonnaient les gouttes de pluie. Les immenses fenêtres qui la bordaient, et où jadis se pressait une foule de courtisans enrubannés, renvoyaient-elles à travers les siècles, l'ombre du Grand Veneur de sa Majesté qui, au retour de la chasse, procédait à la cérémonie de la curée en martelant ces mêmes dalles de ses hauts talons de bois rouge ? Aujourd'hui, seule la pluie ruisselait sur les façades, et semblait avoir emporté jusqu'au souvenir de cette lointaine époque. Un calme oppressant régnait sur le château de Versailles, ancienne résidence des rois, actuellement établissement public ouvert aux visiteurs.

Soudain, le hurlement lointain d'une sirène déchira le silence. Au rez-de-chaussée, une porte s'ouvrit, et la silhouette d'un gardien abrité sous un parapluie se dirigea vers les grilles dorées qui fermaient la cour Royale et où, jadis, seuls les carrosses des princes du sang avaient le privilège de pénétrer. Devant le château, un véhicule de police s'immobilisa, et deux hommes en sortirent. L'un d'eux, vêtu d'un imperméable gris, tendit la main au gardien, sans paraître se soucier de l'averse.

- Commissaire Axel Beaumont, de la P.J de Versailles, et voici le commandant Massart. C'est vous qui avez découvert le corps ?

Le gardien, un homme entre deux âges aux tempes grisonnantes, répondit d'une voix mal assurée, tandis qu'il les guidait vers les jardins.

- J'ai pris mes fonctions ce matin à sept heures. L'équipe de nuit ne m'a signalé aucun incident anormal. Comme d'habitude, je suis allé jeter un œil sur le parterre du Midi, tandis que mon collègue faisait sa ronde vers l'aile du Nord. J'ai poussé mon inspection jusqu'au bassin d'Apollon. Je me hâtais car il pleuvait toujours. Néanmoins, par précaution, j'ai voulu vérifier les bosquets les plus proches. Devant celui de la Colonnade, j'ai distingué une masse sombre sur le sol, en plein milieu. En m'approchant, j'ai vu qu'il s'agissait d'un corps humain...

L'homme déglutit péniblement tandis qu'il guidait les deux policiers le long de l'Orangerie.

- J'ai d'abord pensé à un vagabond ou à un clochard ivre, qui se serait introduit dans les jardins pour y cuver son vin...
- Avez-vous constaté des traces d'effraction sur les serrures des grilles d'entrée ? l'interrompt le commissaire Beaumont.
- Non, aucune. Et comme vous pouvez le voir, il est pratiquement impossible de franchir ces grilles, même avec une échelle, sans être immédiatement repéré. Elles sont hautes de plus de quatre mètres, sans aucun point d'appui, et crénelées de piques acérées. Mais j'ai songé que quelqu'un pouvait s'être laissé enfermer la veille avant la fermeture... En m'approchant, j'ai aperçu une femme dont les longs cheveux mouillés étaient répandus sur le sol. Je me suis accroupi, et là... j'ai vu qu'elle avait les yeux grand ouverts et un trou au milieu du front... Vous savez, en vingt-cinq ans de métier, c'est la première fois que je vois une chose pareille. Je ne suis pas de nature froussarde, mais des spectacles comme ça, ça a de quoi vous couper les jambes ! Puis j'ai repris mes esprits pour prévenir la police.

Tout en parlant, ils avaient longé le parterre du Midi et, dépassant le bassin de Latone, ils remontèrent l'allée du Tapis Vert, axe principal du parc. A son extrémité se dressait le bassin d'Apollon créé en 1671, à l'emplacement d'un bassin creusé du temps de Louis XIII. En son centre le groupe du char d'Apollon, en plomb autrefois doré, représentait le lever du jour. Quatre chevaux emportaient dans sa course céleste le char du dieu Soleil sortant des eaux. Le gardien obliqua vers la gauche, et s'effaça pour laisser pénétrer le

commissaire et le commandant à l'intérieur d'une salle de verdure blottie dans un petit bois situé entre les allées.

- Voilà, nous sommes dans le bosquet de la Colonnade... Le corps est là...

Le commandant Massart fronça les sourcils d'un air interrogateur, tandis que le commissaire, ignorant la remarque, pénétrait à l'intérieur. Erigé en 1685 par Mansart, ce bosquet était un véritable chef-d'œuvre, entouré de trente-deux colonnes de marbre où alternaient diverses nuances colorées. Au centre, le corps vêtu de noir était étendu sur le sol. Le commissaire Beaumont s'approcha.

- Puisqu'il n'y a aucune trace d'effraction apparente, il n'est pas exclu que l'assassin se cache encore quelque part dans le parc en attendant l'arrivée des premiers visiteurs auxquels il pourra se mêler sans risque. Bien que cela me paraisse peu probable, il faut faire fouiller les jardins, Massart, dit-il en se tournant vers son collègue. Faites immédiatement venir une équipe. Il ne faut négliger aucune piste.
- Je m'en occupe, commissaire.

Beaumont s'accroupit près du cadavre pour l'examiner de plus près. Comme l'avait dit le gardien, il s'agissait bien d'une femme. Elle semblait plutôt jeune, bien qu'il soit difficile de lui donner un âge tant son visage émacié était maculé de boue et de sang. Elle était bâillonnée. Ses yeux noirs avaient le reflet vitreux de la mort, et un trou béant au milieu de son front avait laissé la vie s'enfuir. Ses longs cheveux bruns étaient répandus sur le sol, et sa frêle silhouette vêtue de noir était recroquevillée sur elle-même. Beaumont se releva.

- Où puis-je trouver un responsable des lieux ? demanda-t-il au gardien. J'ignore de combien de temps aura besoin l'équipe de l'Identité judiciaire avant de pouvoir évacuer le corps. Il sera peut-être nécessaire de fermer cette partie du parc aujourd'hui.

Il était presque huit heures du matin. La pluie avait cessé de tomber, et de la verdure environnante montait un parfum matinal. Sans le spectacle morbide qu'il avait sous les yeux, le commissaire aurait apprécié de pouvoir admirer à cette heure les jardins royaux, fruits des efforts conjugués de tant d'artistes comme Le Nôtre, Hardouin-Mansart et Le Vau. Un bruit de pas précipités lui fit tourner la tête, et il aperçut un petit homme ventripotent se diriger vers lui.

- Vous êtes le commissaire Beaumont ? fit le nouveau venu en lui tendant la main. Le gardien m'a dit que vous étiez ici. Je suis monsieur Evrard, président de l'établissement. Mon Dieu, quelle histoire ! Je n'en croyais pas mes oreilles en apprenant l'affreuse nouvelle. Un cadavre, ici, dans les jardins du palais ! Voilà qui ne nous fera pas une bonne publicité ! Quand serez-vous à même de faire disparaître les traces de ce crime ? Le château ne va pas tarder à ouvrir ses portes aux visiteurs, et il serait plutôt malséant que s'ébruite ce qui s'est passé ici.
- Cela ne dépend pas de moi, monsieur, répliqua Beaumont un peu sèchement. L'Identité judiciaire devra sûrement procéder à quelques examens sur place avant de faire évacuer le corps. Je leur dirai de faire leur possible pour libérer les lieux rapidement mais...

Monsieur Evrard se mordit les lèvres.

- Excusez-moi, commissaire. Je n'aurais pas dû parler ainsi. Bien entendu, prenez tout le temps nécessaire pour faire votre travail. Au besoin, je fermerai cette partie du parc en prétextant des travaux. Puis-je toutefois compter sur votre discrétion ? Vous comprenez, il n'est jamais bon pour un important site touristique d'être le théâtre de drames sanglants... Et ces lieux ont pour but de faire rêver le public en rappelant les splendeurs de la royauté, pas de lui donner des cauchemars avec des histoires de meurtre...
- Nous ferons de notre mieux, monsieur Evrard. A propos, puis-je vous demander les noms des gardiens chargés de la surveillance de cette nuit, ainsi que ceux de toutes les personnes susceptibles d'avoir pénétré ici depuis la fermeture du parc hier soir. Le gardien auquel j'ai parlé tout à l'heure m'a dit n'avoir constaté aucune trace d'effraction. Si vous le permettez, le commandant Massart va vous accompagner afin de vérifier avec vous tous les accès.

Monsieur Evrard jeta un regard en direction du cadavre et grimaça avant de détourner les yeux.

- Vous la connaissiez ? demanda Beaumont.
- Non, je ne l'ai jamais vue. Et j'aime autant cela, d'ailleurs. Ce genre de spectacle est suffisamment pénible sans y ajouter des sentiments personnels..., répliqua le président d'une voix mal assurée.

L'arrivée de l'équipe de l'Identité judiciaire mit fin à la conversation. Monsieur Evrard promit de fournir rapidement au commissaire les informations dont il avait besoin, et s'éloigna en compagnie du commandant Massart après avoir réitéré ses recommandations au médecin légiste. Cette dernière, une jeune femme blonde d'environ trente-cinq ans, s'approcha de Beaumont.

- Bonjour, Axel. Triste façon de commencer la journée, n'est-ce pas ?

Le commissaire esquissa une grimace, et lui désigna le corps.

- Voici du travail pour toi, ma chère Mégane. Comme d'habitude, je compte sur toi pour m'adresser ton rapport dès que tu auras fini de t'occuper de cette pauvre fille.
- Je te tiendrai au courant, promet-elle.

Les techniciens de scène de crime s'affairaient déjà autour du cadavre.

- Le sac à main de la victime se trouve auprès d'elle, fit remarquer Beaumont. Dès que vous l'aurez examiné, je souhaiterais le récupérer afin d'avoir des informations sur son identité. Préviens-moi dès que tu auras tous les résultats de l'autopsie.

Le commissaire Beaumont avait regagné son bureau en fin de matinée. Sourcils froncés, il se tenait devant la fenêtre et laissait son regard errer sur la rue. Son esprit lui renvoyait sans cesse l'image de la jeune femme morte. Ces yeux noirs grand ouverts... Il frissonna. Quel âge pouvait-elle bien avoir ? Probablement guère plus de vingt ans. Bien que son métier lui ait donné maintes fois l'occasion d'assister à des scènes sordides, Beaumont ne parvenait pas à rester totalement insensible à ce qu'il voyait. « *Tu es un tendre, Axel !* » avait coutume de plaisanter son ex-femme. Il soupira et passa la main dans son épaisse chevelure brune, à peine semée de quelques fils argentés. A quarante-deux ans, avec son regard bleu ardoise et sa haute stature, le commissaire Beaumont était toujours un homme plein de charme. Il s'était d'ailleurs prêté à de multiples reprises au jeu subtil de la séduction, sans que toutefois cela n'empiète sur sa véritable et unique passion : son métier. Être commissaire à la P.J. était sans doute difficile, épuisant et dangereux, mais Beaumont ressentait sa vocation au plus profond de lui-même, et en dépit des spectacles impressionnants comme celui de ce matin auxquels il était souvent confronté, il n'aurait changé de métier pour rien au monde. Soudain, la sonnerie de son téléphone retentit. C'était le responsable du laboratoire de police scientifique.

- Nous avons examiné le contenu du sac à main de la victime. Rien à signaler de particulier. Son portefeuille se trouve à l'intérieur, ainsi que

ses papiers d'identité. J'ai envoyé un coursier vous l'apporter. De l'argent se trouvait dans le sac, il n'a pas été touché. A première vue, il semble que rien n'ait été dérangé, mais la victime pouvait avoir sur elle quelque chose de bien précis que l'agresseur ait voulu lui dérober. Les empreintes relevées sur le sac sont celles de sa propriétaire. Aucun élément permettant d'obtenir l'ADN de l'assassin. Au fait, l'équipe a relevé des traces de roue sur le sol, là-bas dans le bosquet. Un petit diamètre, semble-t-il. Probablement une remorque ou une brouette. Elles étaient quasiment imperceptibles compte tenu de l'état du solo, mais nos gars ont l'œil. Je vous envoie tout cela par écrit, bien que je ne pense pas que cela vous aide beaucoup. Le docteur Aubry a presque terminé d'examiner le corps. Elle ne tardera sûrement pas à vous envoyer son rapport.

- Merci, André. Je verrai tout cela.

Songeur, le commissaire Beaumont raccrocha. On frappa à la porte de son bureau, et le commandant Massart entra.

- J'ai vérifié les serrures, commissaire, et la grille principale du château, ainsi que les accès aux parterres du Midi et du Nord par la cour Royale. Aucune porte n'a été forcée, comme nous l'avait dit le gardien. Soit l'assassin s'est laissé enfermer hier soir avec sa victime dans les jardins et il a attendu ce matin pour sortir après avoir échappé aux fouilles, soit il avait les clefs des grilles. Monsieur Evrard m'a remis les noms des gardiens de nuit, ainsi que ceux des personnes possédant ces clefs. Il s'est montré plutôt coopératif, soulagé qu'il était de pouvoir ouvrir le château aux visiteurs à dix heures ce matin.

Beaumont parcourut la liste des yeux. Il faudrait interroger tous les gardiens, ainsi que les personnes détenant les clefs des grilles du château, afin de s'enquérir de leurs emplois du temps. Il faudrait aussi leur demander si l'un d'eux les avait récemment égarées. Outre monsieur Evrard, seulement huit personnes étaient en mesure d'accéder au domaine. Le président de l'établissement avait précisé qu'il s'agissait des clefs des grilles d'entrée, de celles des jardins et des portes principales permettant de pénétrer à l'intérieur du château. Il y avait également un passe-partout qui ouvrait toutes les portes intérieures des différents appartements. Il examina les noms. Messieurs Christophe Jalabert et Laurent Robier, tous deux conservateurs du Patrimoine et chargés de sa protection, de son enrichissement, de sa mise en valeur, ainsi que des études scientifiques le concernant. Monsieur Rodolphe Grancourt, architecte des Monuments historiques et des Bâtiments de France, monsieur Edouard Vardès, jardinier en chef des parcs de Versailles et de Trianon, monsieur Charles Salvi, responsable des fontaines et des installations

hydrauliques, ces deux derniers possédant seulement les clefs des grilles extérieures, de l'Orangerie et des souterrains où se trouvaient les réseaux d'alimentation en eau. Sur la liste se trouvaient également monsieur Olivier Monturo, responsable de la surveillance et de la sécurité, et madame Françoise Bédélin, responsable de la restauration des œuvres d'art.

- Bien ! dit le commissaire en reposant la liste. Nous commencerons par interroger toutes ces personnes. Vous vous chargerez des gardiens et de monsieur Monturo, leur responsable. Moi, je m'occuperai des autres.

On frappa à nouveau à la porte, et une secrétaire entra, portant un paquet.

- Commissaire Beaumont, un coursier vient d'apporter ceci pour vous.
- Merci Claire. C'est ce que j'attendais.

Beaumont ouvrit le paquet et en sortit un sac à main noir de forme élégante.

- C'est le sac de la victime ? s'enquit Massart.
- Tout juste, répondit le commissaire en l'ouvrant. D'après le labo, ses papiers d'identité se trouvent à l'intérieur.

Il fouilla dans le sac et en sortit un portefeuille. A l'intérieur se trouvaient deux billets de cinquante euros, des cartes de crédit, de bus et d'adhérente à la bibliothèque de la ville, ainsi que des tickets de réduction offerts par un supermarché des environs. D'après ses papiers, la victime se nommait Marie Métivier, était âgée de vingt-deux ans, mesurait un mètre soixante et habitait tout près de Versailles. La photo agrafée sur le document montrait une jolie jeune fille brune aux grands yeux noirs et au sourire mutin. En l'examinant attentivement, Beaumont reconnut les traits du cadavre aperçu le matin dans le bosquet de la Colonnade. Il referma le portefeuille et continua d'examiner le contenu du sac où il trouva une paire de lunettes, un téléphone portable, un agenda, une trousse à maquillage et des clés. Il pianota sur les touches du téléphone portable, mais aucun appel n'avait été mémorisé. Il soupira.

- Massart, cette pauvre petite avait certainement de la famille. Essayez de les trouver rapidement, il va falloir leur annoncer la mauvaise nouvelle. Par ailleurs, interrogez-les pour rassembler un maximum de détails sur elle. Tâchez de savoir quel genre de vie elle menait, si elle avait des ennemis, enfin tout ce qui serait susceptible de nous aider à comprendre pourquoi elle a été tuée...

Il feuilleta rapidement l'agenda.

- Essayez également de joindre les personnes mentionnées là-dedans. L'une d'entre elles est peut-être au courant de quelque chose... Il

faudrait savoir ce que Marie Métivier a fait hier soir, avant d'être assassinée...

Massart hocha la tête en silence. Comme à l'accoutumée, son expression était indéchiffrable. Le commissaire faisait équipe avec lui depuis deux ans, et jamais il ne l'avait vu laisser transparaître la moindre émotion. Il faisait parfaitement son boulot, mais sans jamais se départir d'un masque de froideur qui décourageait souvent son entourage, et particulièrement les femmes. A trente-sept ans, le commandant était toujours célibataire. Grand, blond, des yeux bleu-vert, il était pourtant bel homme, et dans son travail, Beaumont avait remarqué à plusieurs reprises qu'il faisait l'objet d'avances de la part des femmes. Néanmoins, le beau commandant demeurait de glace en leur présence. Une lueur de mépris dans les yeux, il semblait à peine les remarquer. Le commissaire le soupçonnait d'être misogyne, ou peut-être homosexuel.

Un signal sonore sur son ordinateur attira soudain l'attention de Beaumont. Sa boîte aux lettres électronique lui indiquait qu'il venait de recevoir un message. Il émanait de Mégane Aubry, le médecin légiste : « *J'ai fini d'autopsier le corps. Comme promis, je te joins mon rapport. Maintenant au boulot, c'est toi de jouer ! Bisous. Meg.* »

Beaumont ne put s'empêcher de sourire. Il avait toujours entretenu d'excellents rapports avec Mégane, et ceux-ci ne s'étaient pas trouvés affectés par leur rupture, six mois auparavant. Ils avaient en effet eu une liaison l'année précédente, alors que Beaumont venait tout juste de sortir d'un divorce mouvementé. Sans doute n'était-il pas prêt à s'engager de nouveau car ils s'étaient séparés quelques mois plus tard, mais ils étaient restés bons amis. Il cliqua rapidement sur le fichier joint, impatient de lire le rapport d'autopsie. Mégane estimait l'heure du décès à environ vingt-deux heures la veille. Marie Métivier avait été abattue d'une balle en pleine tête. Elle était morte sur le coup. Son sang avait gardé les traces d'un puissant somnifère, ingurgité peu avant l'heure présumée du décès. L'analyse du contenu de son estomac montrait qu'elle avait également mangé de la viande à peu près au même moment, et un très faible taux d'alcoolémie avait été mesuré, ce qui pouvait supposer la prise d'à peine un ou deux verres de vin au cours du repas. Les organes de la victime étaient sains, et elle jouissait apparemment d'une santé parfaite avant que sa jeune vie ne soit fauchée par un coup de feu. Son corps était marqué de contusions légères, comme s'il avait été traîné sans ménagement. Mégane notait que la jeune fille était recroquevillée sur elle-même, quasiment en position fœtale. Elle avait également mentionné un détail qui attirait particulièrement l'attention du commissaire. Marie Métivier portait au cou des meurtrissures, ressemblant à des traces de strangulation. Or, ces traces avaient été faites *post-mortem*, et d'après le médecin légiste, environ une heure

après l'heure du décès. Beaumont fronça les sourcils. L'assassin se serait-il défoulé sur sa victime après l'avoir tuée ? Il continua à lire. L'autopsie n'avait révélé aucune trace de rapports sexuels avant ou après la mort, et ces meurtrissures au cou étaient apparemment les seules marques de violence décelées sur le corps, excepté bien sûr, la blessure mortelle à la tête. Mégane l'informait que l'étude balistique réalisée par le laboratoire à partir du projectile extrait du crâne n'était pas encore terminée, mais qu'il la recevrait probablement avant la fin de l'après-midi.

Beaumont se renfonça dans son fauteuil, réfléchissant à ce qu'il venait de lire. D'abord, les traces de somnifère. Indiquaient-elles que l'assassin avait prémédité son coup en s'assurant que sa victime ne serait pas en état de se défendre, ou bien cela voulait-il simplement dire que Marie Métivier avait le sommeil difficile ? Il était toutefois peu recommandé de mélanger l'alcool et les somnifères, or d'après l'autopsie, la victime avait consommé l'équivalent de deux verres de vin. Quant aux meurtrissures post mortem au cou, l'assassin les avait-il faites par pur plaisir sadique, ou bien avait-il cherché à arracher quelque chose, un bijou par exemple, que la jeune fille aurait eu à son cou ? Beaumont se tourna vers le commandant Massart.

- Massart, lorsque vous rencontrerez la famille de la victime, demandez-leur si elle portait une chaîne, un pendentif ou un collier de valeur qui aurait pu causer ces marques de strangulation. De mon côté, je retourne à Versailles afin de commencer les auditions des témoins.

Rodolphe Grancourt devait approcher la cinquantaine. De fines lunettes à monture dorée donnaient à ses traits un aspect austère. Il croisa les bras, et dévisagea sans aménité le commissaire assis en face de lui.

- Si je comprends bien la raison de votre visite, commissaire Beaumont, vous désirez savoir si hier soir, pris d'une insomnie subite, je n'ai pas eu envie d'aller faire une petite promenade nocturne dans les jardins du château, par exemple du côté du bosquet de la Colonnade... Je me trompe ?

Sans relever l'agressivité de la question, Beaumont l'observa calmement.

- Monsieur Grancourt, j'ai souhaité vous voir car vous faites partie des personnes possédant les clefs du lieu où un crime a été commis. Etant donné qu'aucune effraction n'a été constatée, il est de mon devoir de vérifier votre emploi du temps, et de...
- Mais je vous le donne bien volontiers mon emploi du temps, commissaire ! l'interrompit vivement Grancourt. Hier soir, j'étais au château, dans la galerie des Glaces pour être précis, jusqu'à dix-neuf heures trente. Vous aurez des témoins pour le confirmer. Ensuite, je suis rentré, et ma femme et moi sommes allés dîner chez des amis jusqu'à environ une heure du matin. Là encore, je peux vous fournir les noms des personnes présentes. Cela vous suffit-il comme alibi ?

Beaumont leva une main apaisante.

- Cela ira parfaitement, monsieur Grancourt. Vos dires seront vérifiés, comme eux de toutes les personnes que je dois interroger. Comme je vous le disais tout à l'heure, aucune effraction n'a été constatée sur les grilles donnant accès aux jardins. Pourriez-vous me dire si vous avez égaré vos clefs récemment ?

Rodolphe Grancourt fouilla dans la poche de sa veste, et en sortit un trousseau qu'il jeta devant le commissaire.

- Voici mes clefs, commissaire. Comme vous pouvez le constater, elles sont bien en ma possession, et elles l'ont toujours été. Si je les avais perdues, je n'aurais pas manqué de le signaler.
- Une dernière chose, monsieur Grancourt. Connaissez-vous cette jeune femme, Marie Métivier ?
- Absolument pas, répondit sèchement l'architecte.

Beaumont se leva.

- Bien, dans ce cas, monsieur, je n'ai plus de raison de vous déranger davantage. Toutefois, si un détail pouvant nous éclairer vous revenait en mémoire, prévenez-moi.

Grancourt le toisa.

- Je suis architecte des Monuments historiques, moi, pas commissaire de police. Je ne vois pas ce que je pourrais vous dire de plus là-dessus. Au revoir, commissaire.

Après avoir quitté Grancourt, le commissaire se rendit auprès de messieurs Jalabert et Robier, les conservateurs du Patrimoine. Il les trouva tous deux

dans un petit bureau aménagé dans l'aile Nord du château. Les deux hommes lui fournirent sans difficulté leurs emplois du temps pour la soirée de la veille et l'informèrent qu'aucun d'entre eux ne s'était séparé de ses clefs, ni ne connaissait la victime. Tout en marchant le long des corridors qui le ramenaient dans les appartements ouverts au public, Beaumont était songeur. Si toutes les personnes qu'il souhaitait interroger lui fournissaient ce type de renseignements, son enquête n'en serait guère plus avancée. Il espéra que Massart aurait plus de chance avec les proches de la victime. Il traversa plusieurs salons où se pressaient des visiteurs, en admiration devant les tableaux et les sculptures, et se retrouva dans une pièce de belles dimensions, lambrissée de marbre et ornée de trophées de bronze doré et de fausses portes en miroir. Curieux, Beaumont s'approcha des notices d'information destinées aux visiteurs et apprit qu'il se trouvait dans le salon de la Guerre, œuvre de Charles Le Brun, devenu premier peintre du Roi-Soleil en 1649. Cette pièce symbolisait l'histoire de la construction du château au rythme des grandes victoires militaires du royaume de l'époque. Le document contenait une anecdote relative au lustre : il était écrit que l'artiste avait marqué cette pièce de son empreinte et y avait surveillé les moindres détails. Néanmoins, alors que les travaux étaient quasiment achevés, l'incroyable s'était produit. Un échafaudage avait entraîné la chute du lustre, un grand chandelier d'argent à six branches et dix-huit bobèches, qui s'était brisé dans un grand fracas. Louis XIV avait dû apprécier l'incident... Poursuivant son chemin, Beaumont entra dans la galerie des Glaces. Il s'arrêta un instant sur le seuil pour découvrir le spectacle qui s'offrait à lui. Une succession de dix-sept arcades de miroirs répondait à dix-sept fenêtres. A chaque glace correspondait une baie sur jardin, et, grâce au jeu des reflets, on avait l'impression de déambuler en pleine nature. La voûte, œuvre de Le Brun, glorifiait les hauts faits du règne de Louis XIV par des tableaux représentant des scènes militaires et politiques. La galerie fut à l'époque le théâtre des grandes cérémonies du règne, comme, par exemple, la réception du Doge de Gênes en 1685. Admiratif, Beaumont regardait autour de lui, comme un touriste en visite. Reprenant brusquement conscience de la raison de sa présence en ces lieux enchanteurs, il s'aperçut qu'il ignorait totalement la direction à prendre pour sortir et gagner le parc, où il devait rencontrer le jardinier en chef et le responsable des installations hydrauliques. Il hésita un instant, regarda autour de lui et aperçut deux femmes agenouillées près d'une statuette de marbre qu'elles examinaient sous toutes les coutures en échangeant des commentaires. Jugeant qu'elles n'avaient pas l'air de touristes, le commissaire se dirigea vers elles.

- Bonjour, Mesdames. Auriez-vous l'amabilité de me dire comment me rendre dans le parc ?